

## **Expérimentation animale : Argumentaire critique**

Les chercheurs veulent nous faire croire que s'ils abandonnaient leurs expériences archaïques sur les animaux, la mortalité augmenterait massivement chez les enfants et les personnes à risque de maladie et d'accident. Ces dernières années pourtant, l'approche d'une recherche moderne a évolué manifestement vers la reconnaissance que les animaux sont rarement des modèles fiables pour le corps humain. De très nombreuses études montrent que les expérimentateurs gâchent très souvent des vies – animales et humaines – et gaspillent de précieuses ressources à s'efforcer de contaminer des animaux avec des maladies qu'ils ne contracteraient jamais naturellement. Heureusement, toute une série de techniques de pointe sans recours à l'animal laisse entrevoir un avenir meilleur pour la santé animale et humaine. De nombreux arguments peuvent être opposés aux déclarations convaincues des partisans de l'expérimentation animale.

### **« C'est à l'expérimentation animale que l'on doit tous les grands progrès de la médecine »**

C'est faux ! C'est aux études sur *l'homme* que l'on doit la plupart des grandes avancées dans le domaine de la santé, par exemple la découverte des liens entre cholestérol et maladies cardiovasculaires, entre tabac et cancer ; le développement de la radiographie et la mise en évidence du virus du SIDA. La confiance aveugle dans les tests sur les animaux s'est avérée trop souvent dangereuse ou trompeuse. Depuis des décennies, les chercheurs testent sur les animaux des cigarettes et leurs composants. Ils ont obligé des primates, des chiens, des lapins et des rats à respirer de la fumée de cigarette concentrée pour en déterminer les effets. Pourtant, après plusieurs décennies de recherche, leurs résultats restent « non concluants » car certaines espèces souffrent d'effets négatifs alors que d'autres n'ont aucun problème de santé.

Entre 1900 et 2000, l'espérance de vie aux États-Unis est passée de 47 à 77 ans.

Si les chercheurs sur les animaux s'attribuent ce formidable allongement, les historiens de la médecine rappellent que c'est à l'amélioration de l'alimentation, de l'hygiène et d'autres facteurs comportementaux et environnementaux – et non pas à des connaissances acquises par l'expérimentation animale – que nous devons de vivre plus longtemps.

En février 2004, des chercheurs de la faculté de médecine de Yale et de plusieurs universités britanniques ont publié un article dans le *British Medical Journal* intitulé « Qu'est-ce qui prouve que la recherche sur les animaux est bénéfique pour l'homme ? ». Après une analyse systématique des travaux sur les animaux, ils ont conclu que *peu d'éléments* étayaient l'idée que l'expérimentation animale a été bénéfique pour l'homme.

### **« Si ce n'était pas sur les animaux, ce serait sur les gens qu'il faudrait tester les nouveaux médicaments »**

En réalité, les nouveaux médicaments sont *déjà* testés sur les gens. Et ces essais sur l'homme sont d'autant plus risqués que les tests sur les animaux ne sont absolument pas fiables. En août 2004, l'agence américaine de la sécurité alimentaire et des médicaments (FDA) a établi que 8% seulement des médicaments qui ont réussi les

tests sur les animaux sont concluants pour l'homme. En d'autres termes, de tous les traitements jugés sûrs et efficaces sur les animaux, 92% (un chiffre étourdissant) s'avèrent dangereux ou inefficaces pour l'homme. Vioxx, Phénacétine, E-Férol, Oraflex, Zomax, Suprol, Selacryn : ces médicaments et tant d'autres ont dû être retirés du marché ces dernières années parce qu'ils ont tué ou rendu gravement malades des milliers de personnes. Aux États-Unis, et ce malgré les expérimentations strictes sur les animaux, 100 000 personnes meurent chaque année à cause des médicaments qui leur sont prescrits. C'est la 4<sup>ème</sup> cause de mortalité dans le pays.

**« Il est indispensable d'observer sur des animaux vivants les interactions complexes entre les cellules, les tissus et les organes »**

Déclencher artificiellement une maladie chez un être *en bonne santé* d'une espèce totalement différente qui est détenu dans un état de stress contre nature, puis chercher à appliquer les « résultats obtenus » à des maladies qui touchent naturellement l'homme est une démarche pour le moins discutable. Le comportement des animaux en laboratoire traduit généralement une détresse psychologique extrême. Les chercheurs eux-mêmes reconnaissent que l'utilisation d'animaux stressés nuit à la validité des données recueillies. Même des êtres humains mis en cage dans des laboratoires ne seraient pas des modèles fiables pour étudier la réalité des mécanismes des maladies humaines.

Sans compter que les réactions physiologiques aux médicaments varient considérablement d'une espèce à l'autre. La pénicilline, qui tue les cochons d'Inde, est sans effet sur les lapins ; l'aspirine tue les chats et provoque des déformations fœtales chez les rats, les souris, les cochons d'Inde, les chiens et les singes ; la morphine, qui est un tranquillisant pour l'homme, est un excitant pour les chèvres, les chats et les chevaux. Les propos de Sir Alexander Fleming, découvreur de la pénicilline, sont éloquents : « Quelle chance qu'il n'y ait pas eu ces tests sur les animaux dans les années 1940. Il est probable sinon que la pénicilline n'aurait jamais obtenu d'autorisation et qu'aucun antibiotique n'aurait jamais pu être mis au point ».

Des études ont montré que des substances chimiques qui sont cancérogènes chez les rats n'ont le même effet chez les souris que dans 46% des cas – ce qui revient à jouer à pile ou face. Si l'extrapolation du rat à la souris pose déjà problème, comment peut-on prétendre extrapoler à l'homme des résultats obtenus sur des souris, des rats, des cochons d'Inde, des lapins, des chats, des chiens, des singes ou d'autres animaux ?

**« Les animaux sont utiles dans la recherche contre le cancer »**

Depuis la signature par Richard Nixon en 1971 de la loi « Vaincre le cancer » (*Conquest of Cancer Act*), la « guerre contre le cancer » aux États-Unis s'est transformée en une litanie de batailles perdues. À travers les impôts, des dons et des fonds privés, les Américains ont dépensé près de 200 milliards de dollars depuis 1971 pour cette recherche. Et pourtant, plus de 500 000 Américains meurent de cancer chaque année, un chiffre qui a augmenté de 73% depuis le début de la « guerre ».

Richard Klausner, ancien directeur de l'Institut américain du cancer (NCI) a observé que « L'histoire de la recherche contre le cancer est celle du traitement du cancer chez la souris. Voilà plusieurs décennies que nous avons guéri le cancer chez la souris mais ça n'a tout simplement pas marché chez l'homme. » Le NCI utilise désormais des cellules cancéreuses humaines, prélevées par biopsie lors d'interventions chirurgicales, pour réaliser les premières phases de tests pour les nouveaux médicaments contre le cancer. L'institut épargne ainsi la vie du million de souris qu'il utilisait auparavant

chaque année et nous donne à tous de bien meilleures chances de lutter contre cette maladie.

Parallèlement, alors que l'Organisation mondiale de la santé insiste sur le rôle essentiel de la prévention, les organisations de lutte contre le cancer consacrent des sommes généralement dérisoires aux programmes de prévention et à l'information du public. Le NCI par exemple réserve moins de 0,25% de son budget à la prévention. Des études cliniques et épidémiologiques ont établi que la plupart des cancers ont pour origine le tabac, une alimentation trop riche en graisses, une consommation excessive de protéines animales, la présence de colorants artificiels et d'autres additifs dangereux dans nos assiettes. Nous pouvons vaincre le cancer en tirant les leçons des données pertinentes qui ont été obtenues sur l'homme et en faisant preuve de créativité pour vivre plus sainement.

***« La science a le devoir d'utiliser des animaux pour poursuivre la recherche de traitements contre toutes les maladies terribles qui touchent les gens »***

Aux États-Unis, la recherche sur les animaux engloutit des milliards de dollars chaque année et plus d'un trillion de dollars sont dépensés pour la santé. Pourtant, sur les 8 pays les plus riches du monde, c'est aux États-Unis que l'espérance de vie est la plus courte et que la mortalité infantile est la plus élevée. Si le nombre de pathologies et d'attaques cardiaques a quelque peu baissé dernièrement – en influant sur des facteurs tels que l'alimentation et le tabac pour améliorer l'hygiène de vie et non pas grâce aux progrès de la médecine –, le nombre de cancers continue à augmenter. Pourtant, des centres de désintoxication des toxicomanes et des alcoolodépendants, des programmes de soins prénataux, des établissements psychiatriques et des centres de traumatologie continuent à fermer faute de moyens financiers suffisants.

Sensibiliser les populations à l'importance de réduire les graisses et le cholestérol, d'arrêter de fumer, de limiter la consommation d'alcool et d'autres substances toxiques, de faire régulièrement de l'exercice et de nettoyer leur environnement permettrait de sauver plus de gens et d'épargner plus de souffrances que tous les tests pratiqués sur les animaux à travers le monde.

***« Beaucoup d'expériences ne font pas souffrir les animaux et sont donc justifiées »***

Un état des lieux honnête se doit de prendre en compte les souffrances globales qui sont infligées aux animaux, à savoir le stress provoqué par la capture, le transport et la manipulation ; l'hébergement dans un environnement confiné et contre nature ; les privations qui font partie intégrante des procédures d'éducation habituelles ; sans oublier le stress physique et psychologique des animaux reproducteurs soumis à des fécondations répétées et auxquels les petits sont finalement arrachés, juste après la naissance parfois.

Avant même d'intégrer le moindre protocole, les animaux de laboratoire connaissent une vie de privations, d'isolement, de stress, de traumatisme et de dépression. Cet aspect est particulièrement frappant lorsque l'on considère les besoins propres à chaque espèce. À l'état sauvage, les primates tels que les macaques rhésus et les babouins passent de nombreuses années, voire toute leur vie, avec leur famille et les autres membres du groupe. Chaque jour, ils passent de longues heures ensemble, à se nettoyer tour à tour, à creuser, à jouer et à construire des nids pour la nuit. Mais dans les laboratoires, les primates sont souvent seuls dans leur cage. Les laboratoires ne cherchent pas à reproduire les interactions sociales, les groupes familiaux, les relations

avec des compagnons, les occasions de se nettoyer, de faire des nids et n'offrent pas de surfaces plus douces que le métal.

Dans la plupart de ces établissements, la manipulation brutale des animaux – même pour des procédures de routine indépendantes du protocole expérimental – ne fait qu'augmenter leur peur et leur stress. Des reportages vidéos réalisés à l'intérieur de laboratoires ont permis de filmer des réactions de peur chez de nombreux animaux qui se recroquevillent dès que quelqu'un passe à proximité de leurs cages. Un article publié en 2004 dans le magazine *Nature* révélait que les souris enfermées dans des cages de laboratoire standard présentent « un développement cérébral anormal, des comportements répétitifs inhabituels (stéréotypes) et un profil comportemental anxieux ». Ce niveau de souffrance accablant est uniquement le résultat des conditions standard d'hébergement – *avant* que l'animal ne participe à la moindre procédure. Un article publié en novembre 2004 dans *Contemporary Topics in Laboratory Animal Science* passe en revue 80 articles pour étudier le stress potentiel associé à 3 procédures de routine fréquentes sur les animaux de laboratoire. Les auteurs concluent : « Les manipulations de routine, les prises de sang et le gavage par intubation orogastrique provoquent une augmentation du rythme cardiaque, de la tension et des concentrations de glucocorticoïdes pendant 30 à 60 minutes, ce qui suggère que ces procédures couramment utilisées lors des recherches en laboratoire sont extrêmement angoissantes pour les animaux ».

**« *Nous ne voulons pas utiliser les animaux mais nous n'avons pas le choix* »**

Les études cliniques et épidémiologiques chez l'homme, les études sur des cadavres et les simulations informatiques sont plus fiables, plus précises, moins chères et plus humaines que les tests sur les animaux. Des scientifiques sont parvenus à créer de la peau artificielle, de la moelle osseuse mais aussi, à partir de cellules cérébrales humaines, un « micro-cerveau » modèle utilisable pour étudier les tumeurs. Nous savons aujourd'hui faire des tests d'irritation sur des membranes protéiques, produire des vaccins à partir de tissus humains et réaliser des tests de grossesse à partir d'une prise de sang sans avoir besoin de tuer des lapines.

Le logiciel TOPKAT permet aux chercheurs d'évaluer le degré d'irritation de la peau et des yeux ainsi que la toxicité orale des substances chimiques. Adopté par l'agence américaine de protection de l'environnement, la FDA, l'armée américaine, 3M Corp et Philip Morris, il évite à d'innombrables animaux d'agoniser à cause des substances versées dans les yeux, frottées sur leurs peaux rasées et irritées ou injectées dans leurs estomac et poumons. Convaincu par PETA d'utiliser une méthode alternative, le ministère américain des Transports ne teste plus désormais les substances corrosives sur le dos des animaux mais sur une membrane protéique (technique Corrositex).

**« *La dissection d'animaux n'est-elle pas obligatoire pour les étudiants en médecine ?* »**

Au Royaume-Uni, il est illégal pour les étudiants en médecine et vétérinaires de pratiquer la chirurgie sur des animaux. Et ces médecins sont tout aussi compétents que les autres. Harvard, Yale, Stanford et d'autres facultés de médecine ont abandonné les animaux de laboratoire pour une formation pratique sur des patients humains, sous la direction de médecins confirmés.

**« Les animaux sont au service de l'homme. Ça vaut la peine d'en sacrifier 1 000 ou 100 000 si ça peut un jour profiter à un seul enfant. »**

Accepterions-nous de faire des expériences sur un handicapé mental si cela pouvait sauver 1 000 enfants ? Bien sûr que non ! L'éthique nous dicte que la valeur intrinsèque de chaque vie ne saurait être remplacée par la valeur qu'elle peut représenter pour quelqu'un d'autre.

Les chercheurs revendiquent le « droit » de faire souffrir les animaux qu'ils considèrent dépourvus d'intelligence. Pourtant, si l'on justifie l'expérimentation animale par le manque d'« intelligence », il serait tout aussi acceptable de faire des expériences sur des êtres humains aux facultés mentales « inférieures », comme les nourrissons ou les handicapés mentaux. Cet argument méprise également la faculté de raisonnement de nombreux animaux, par exemple les cochons qui mettent en œuvre des approches assez élaborées pour résoudre les problèmes, et certains primates qui se servent d'objets et qui apprennent aussi à leurs petits à les utiliser.

L'argument des chercheurs est en fait : « Nous avons le droit d'exploiter les animaux parce que nous sommes supérieurs et plus forts et que nous voulons les utiliser. »